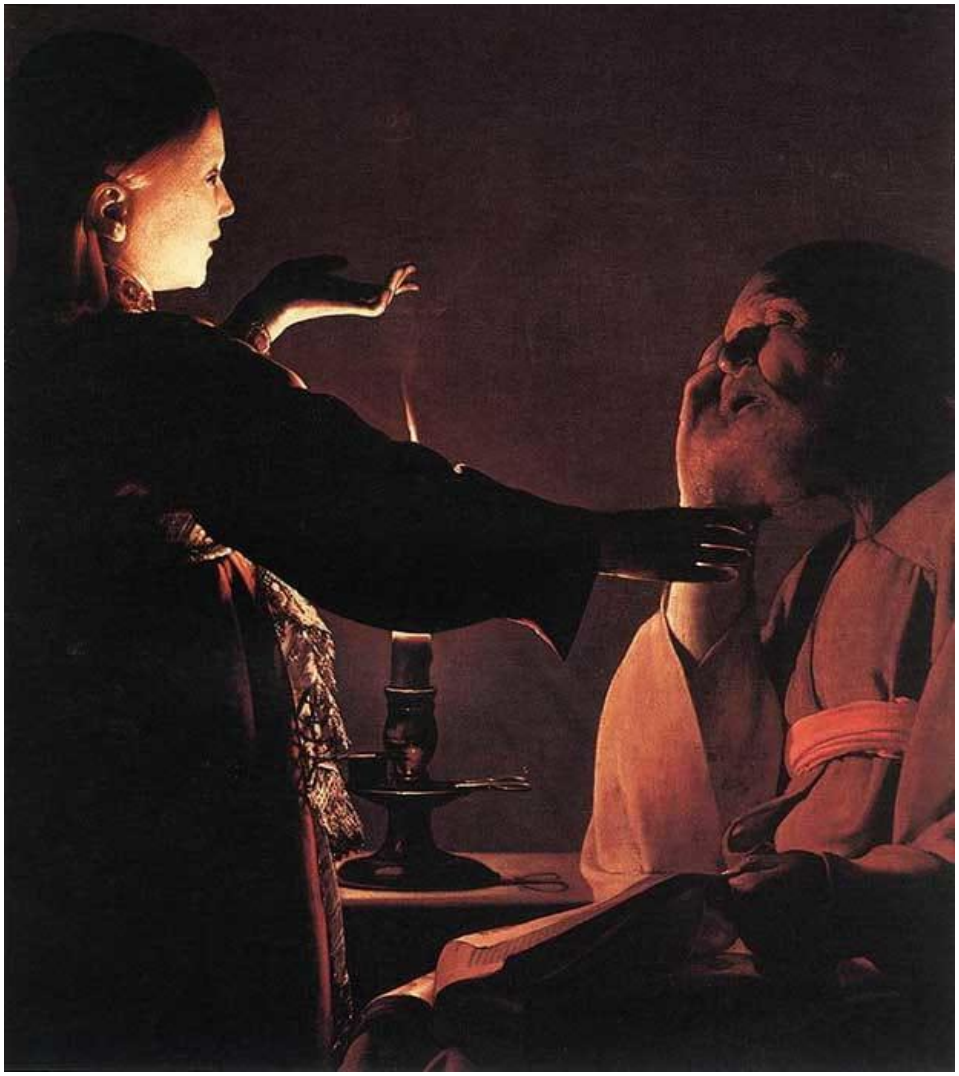
La Maquerelle du vrai

Une lecture de *L'être et l'événement* d'Alain Badiou

(Composition générale, Table des matières et Introduction du livre)



Georges de La Tour, *Apparition de l'ange à saint Joseph*

Guillaume Destivère

Table des matières

I/ Au Château de la pureté ... 3
II/ Existence et mathématiques : les deux Paul ... 8
III/ L'escalier ensembliste et ses parcours philosophiques ... 14
IV/ «Une philosophie rendue à son temps par des catégories clarifiées» ... 23
V/ Tableau philosophique de notre époque ... 25
VI/ «A échelle mondiale» ... 25
VII / A la recherche d'une ontologie possible ... 28
VIII / Portée métaphysique et conséquences «agréables» de la thèse ... 31
IX / Interpréter le Mathème ensembliste ... 37
X / La base et le but ... 44
ANNEXES ... 46
1/ Correspondance de Guillaume Destivère avec Alain Badiou ... 46
2/ Deleuze plus malin que ses détracteurs ... 49

Né en 1970, Guillaume Destivère a étudié les mathématiques et la philosophie à Paris dans les années 90.

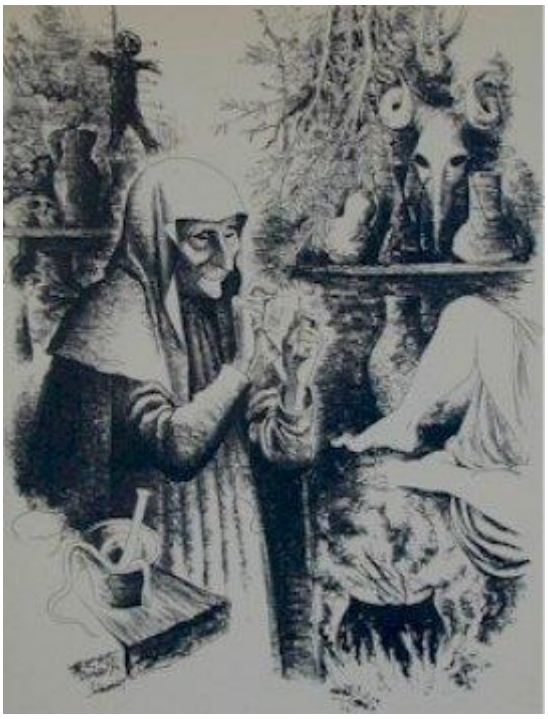
Intéressé par les philosophes qui, à travers des constructions systématiques, visent moins le savoir que l'accès à une vie plus intense, il se laisse volontiers guider, dans ses recherches et ses rêveries, par les suggestions qui sont dans les livres de Gilles Deleuze. Il a correspondu avec Alain Badiou dans les années d'élaboration de *Logiques des mondes*[1], et commencé dans un blog une lecture comparée de *L'être et l'événement* (Badiou) et de *Différence et répétition* (Deleuze). Plus récemment, il a proposé, dans un autre blog, d'aborder *Mille plateaux* (Deleuze et Guattari) comme un tarot d'images.

https://web.archive.org/web/20111008025458/http://maquerelleduvrai.hautetfort.com/about.html
https://web.archive.org/web/20191231010019/http://pour-sortir-du-jugement.blogspot.com/p/reperes.html

[1] Cf. Annexe 1 : *Correspondance de Guillaume Destivère avec Alain Badiou*

«La philosophie est en effet l'entremetteuse des rencontres avec les vérités, elle est la maquerelle du vrai. Et de même que la beauté doit être dans la femme rencontrée, mais n'est nullement requise pour la maquerelle, de même les vérités sont artistiques, scientifiques, amoureuses ou politiques, et non pas philosophiques.»
Alain Badiou, *Petit manuel d'inesthétique*

I/ Au Château de la pureté



Badiou a écrit quelque part que la philosophie est l'entremetteuse des rencontres avec les vérités, la maquerelle du vrai. Voici comment nous avons médité cette profonde indication :

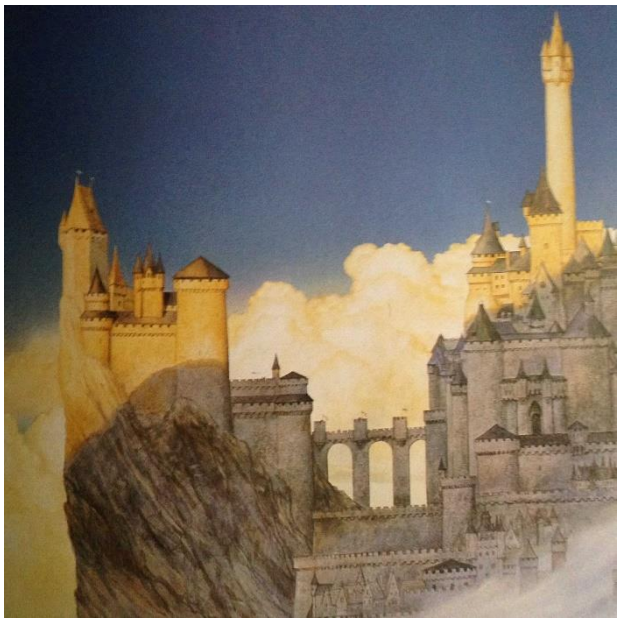
Ce serait l'histoire de la maquerelle et de ses «filles», allégorie du philosophe et de ses vérités. La vieille vit dans une sorte de taudis, qu'elle a retapé; dans Paris, mais le quartier reste à définir. Les filles passent, dorment là ou pas, vaquent à leurs occupations en attendant le client, se pomponnent. La vieille est aux petits soins, elle veille sur sa maison depuis son grenier. Il y a quatre pièces au rez-de-chaussée, chacune très haute au point qu'on y a aménagé plusieurs mezzanines pour les filles, avec des escaliers de bois, des échelles, etc. Il y a aussi des communications d'une pièce à l'autre, à hauteur de diverses mezzanines, ça pourrait ressembler à une petite ruche. Les filles s'y sentent bien, et libres.

Lorsqu'un client entre dans l'un ou l'autre des quartiers, la vieille descend en flèche de son grenier par une espèce de mât d'incendie ; il y a un tel mât dans chaque pièce. Mais un seul escalier, en colimaçon, permet l'accès dans l'autre sens, des quartiers du rez-de-chaussée au grenier. Cet escalier est l'élément d'architecture essentiel de ce mauvais lieu.

Il est temps de vous dire que les quartiers du bas sont thématiques: il y a celui de l'Amour proprement dit, mais aussi ceux de la Science, de la Politique et de l'Art. Selon la coutume du milieu, les filles ont des petits noms, et si l'on trouve bien des Claire et des Denise dans la salle de l'Amour, les autres ont parfois de quoi surprendre : Topologie et Théorie des ensembles, par exemple, qui ont paillasse dans le quart Science, Révolution culturelle et Commune de Paris en Politique, Coup de dés et Hérodiade en Art.

Pourquoi ces sobriquets ridicules, et qu'est-ce que cela veut dire ? Que vend-on, enfin, dans cette auberge ? Voyons l'enseigne :

«AU CHÂTEAU DE LA PURETÉ les meilleures filles du moment découvrez l'Immortel qui est en vous»



«Château de la pureté», elle n'y va pas avec le dos de la cuiller, la vieille, pour un taudis pareil ! Lorsqu'on l'interroge, elle dit qu'il serait trop facile de vanter les qualités de l'une ou l'autre de ses filles, et de convaincre l'interrogateur de coucher avec elle : l'expérience lui révélerait l'Immortel qu'il est et il verrait un peu si l'enseigne ment ! Mais si c'est la boutique comme telle, l'organisation de cette maison et l'essence de ce qu'on y vend qu'il veut approcher, alors il lui faudra beaucoup de patience, et gravir, en compagnie de l'hôtesse, le difficile escalier en colimaçon qui mène au grenier.

Nous n'allons pas suivre la vieille et son client dans cette aventure, et d'abord parce qu'elle reste à écrire. Cependant, voici quelques indications sur ce curieux escalier. On y accède dans la pièce «Science», dans le coin où dort (quand elle vient) Théorie des ensembles.

L'escalier compte trente-sept marches, qui ne sont autres que les trente-sept méditations de *L'être et l'événement*. Chaque marche, ou parfois groupe de marches, offre un certain point de vue sur toutes les filles du lieu, l'ordre d'exposition des points de vue étant, à peu de chose près (mais ce peu importe beaucoup), l'ordre des raisons de Théorie des ensembles. Ces points de vue peuvent être dits, pour parler comme Kant (la légendaire tenancière du 18e siècle), des catégories de l'Expérience possible («faire l'Expérience ou la Passe», c'est, dans le style de la

maison, lever une fille) ou, comme Spinoza, des notions communes, sous entendu communes à toutes les filles, à toutes les passes d'hier et d'aujourd'hui (à toutes les vérités attestées et attestables). En haut de l'escalier, plusieurs marches fragiles n'ont pas été sécurisées par Théorie des ensembles, celles qui correspondent à la catégorie de l'événement, une catégorie qui donne à penser que l'existence des filles et leurs magiques propriétés d'immortalité ont toujours une cause, même indécidable, qui pointe comme une transcendance à l'instant de la rencontre. L'ascension se termine par l'exposé magistral de l'extension générique qui, ressaisissant toutes les étapes antérieures, expose l'essence de la Passe (LA vérité, schème de toute passe possible), et explique quelle part de nous-même accède dans l'Expérience à l'immortalité : le sujet.

On atteint alors le grenier de la vieille, le point de vue du philosophe, qui offre abri aux vérités de son temps, par la pensée de leur compossibilité d'époque. Le meilleur exposé de ce point de vue se trouve dans *Manifeste pour la philosophie*, qui paraît juste après *L'être et l'événement* ; mais une autre approche s'en trouve dans le livre sur Saint Paul, qui insiste sur ce paradoxe que la Passe comporte une dimension de fidélité qui peut aller jusqu'à l'apostolat ; une autre encore dans *L'éthique, essai sur la conscience du mal*, qui distingue en toute généralité les bonnes filles (comme Révolution culturelle) et les mauvaises (comme Révolution nationale-socialiste) ; et enfin dans *Deleuze, la clameur de l'être*, où la maquerelle défait les prétentions de la concurrence.

Il convient à cet endroit de lever une ambiguïté qui peut chatouiller un observateur extérieur : la montée de l'escalier avec la vieille n'est pas une passe, la vieille n'est pas une fille (elle aurait plutôt jadis été jeune homme, aventurier et séducteur).

Mais l'entremetteuse, dans son grenier philosophique, au moindre signe qu'un client, artiste ou vague esthète, militant politique ou vulgaire sympathisant, *working mathematician* ou simple amateur de littérature scientifique, cœur à prendre ou brave baiseur, s'intéresse à l'une des filles du «Château de la pureté», enfourche un des mâts d'incendie comme un balai de sorcière, se laisse glisser en vrille, et vient à l'instant faire le boniment au curieux, ce qui donne par quartier, respectivement : *Petit manuel d'inesthétique*, *Abrégé de métapolitique*. *Court traité d'ontologie transitoire*, et les textes de *Conditions sur l'amour* et *Lacan*.

Voilà, cette histoire n'en est pas encore une, juste une image, tirée du *Petit manuel d'inesthétique*, je cite: «La philosophie est en effet l'entremetteuse des rencontres avec les vérités, elle est la maquerelle du vrai. Et de même que la beauté doit être dans la femme rencontrée, mais n'est nullement requise pour la maquerelle, de même les vérités sont artistiques, scientifiques, amoureuses ou politiques, et non pas philosophiques.»

Le nom de ce mauvais lieu vient, lui, de *L'être et l'événement*, qui se termine sur ces mots de Mallarmé : «Le néant parti, reste le château de la pureté.»

Bien sûr, on pourra imaginer, quand il s'agira de mettre en scène la Dispute avec Deleuze, celui-ci entrant dans ce mauvais lieu, avec ses outils d'enquêteur méticuleux, de diviseur platonicien sans dialectique, «plutôt balayeur que juge !»

La maison, l'escalier et le grenier philosophique lui font penser que l'hôtesse donne encore, par ces traits, dans «une vieille philosophie supérieure» (l'expression est dans l'exemple XII de *Qu'est-ce que la philosophie ?*[2], consacré à Badiou), qui dicte aux vérités ce qu'elles doivent être, alors que lui préfère fraterniser au rez-de-chaussée avec les filles, et même se faire passer pour l'une d'elles, et aussi désirable que les autres.

II/ Existence et mathématiques : les deux Paul

Lecture de L'être et l'événement *(EE) d'Alain Badiou : considérations liminaires.*

Sous le terme de «sujet», tel que l'emploie en général Alain Badiou, il faut entendre la part de nous-mêmes ou les traits de nos existences qui, peut-être, méritent d'être sauvés : notre part d'immortalité. C'est en ce sens que le problème de l'existence devient pour lui problème du sujet ou des sujets, en même temps que la philosophie de l'existence devient théorie du sujet.

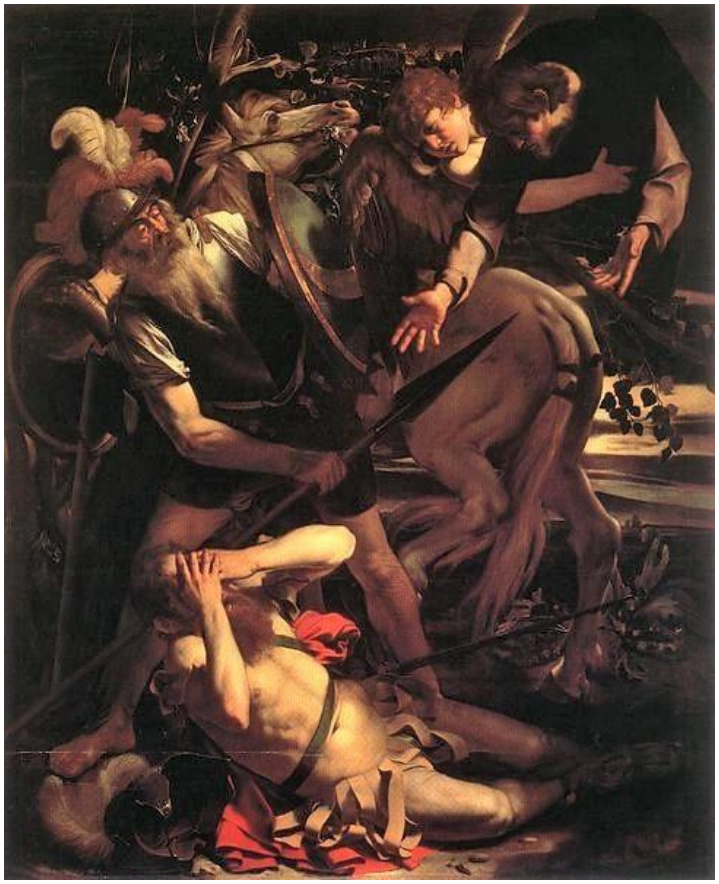
[2] Cf. Annexe 2: *Deleuze, plus malin que ses détracteurs*

Badiou reconnaît souvent l'importance qu'a eue pour lui la pensée de Lacan. C'est que les écrits et les séminaires de Lacan peuvent être reçus comme une série d'élaborations théoriques (et athées) autour de cette part de nous-mêmes susceptible, si elle existe, d'être sauvée par la cure psychanalytique : le «sujet» de l'inconscient. De cette façon, Badiou inscrit Lacan dans une lignée discontinue de penseurs de l'existence qui passe notamment par Pascal (le catholique) et Kierkegaard (le protestant), ces «anti-philosophes» tendus vers la pensée d'un sujet de la foi.

De sorte que la traversée de Lacan, au bout du compte, ne s'avère peut-être pas aussi décisive que ce qu'on pouvait croire au départ. Dans EE, la théorie du sujet articule le sujet à la fidélité (il n'y a de sujet que d'une fidélité), pose qu'une fidélité qui sauve est une vérité, et rapporte toute vérité à un événement-miracle qui en est la (quasi)cause. C'est le salut chrétien qui semble ainsi mis en schème : tout événement est un peu «christ», toute vérité un peu «église», et il n'y a pas d'autres sujets que nos «œuvres» : le meilleur de nous-mêmes, c'est toujours ce que nous consacrons à telle ou telle vérité. Ainsi la traversée de l'anti-philosophie de Lacan par Badiou doit-elle être lue aussi comme une répétition de Saint Paul. Cette traversée de l'un qui devient répétition

de l'autre dans un schème formel est un trait important de la philosophie de l'existence d'Alain Badiou, comme « théorie du sujet».

Que les théologiens ne se réjouissent cependant pas trop vite. Car le second trait d'une théorie du sujet comme philosophie de l'existence, c'est que le schème formel, la «théorie», défait l'unicité. S'il y a théorie formelle du salut, c'est qu'il y a essentiellement plusieurs ordres de salut, plusieurs événements-miracles, et autant de vérités-églises associées, qui réalisent le schème. Badiou dit qu'il y a des vérités en science, en politique, en amour et dans l'art. Quatre est le chiffre platonicien de son pluralisme. Et s'il n'y a pas de vérités religieuses, c'est sans doute parce que la fidélité religieuse elle-même ne supporte pas le pluriel, par définition de son «monothéisme». Cas tout à fait remarquable d'un paradigme qui se trouve exclu de son schème. Ainsi, quel que soit le rôle de Saint Paul et du christianisme dans la démarche d'Alain Badiou, c'est toujours entre les mathématiques modernes, les politiques révolutionnaires, nos histoires d'amour et les écoles artistiques que circule le philosophe, comme maquerelle du vrai, entremetteuse des rencontres avec les vérités.



Ainsi soustraits au paradigme chrétien, «événement, vérité, sujet» ne constitueraient encore qu'un schème vide et tout à fait arbitraire si Alain Badiou, peut-être «au hasard de recherches bibliographiques et techniques sur le couple discret/continu», n'avait fait la rencontre qui allait décider de tout, et déposséder d'un coup le christianisme de son schème. Cette rencontre, c'est celle du «catholique» sous les espèces de l' «indiscernable», de l' «universel» sous le signe du «générique», de Paul de Tarse sous le nom de Paul Cohen. Le premier théologien chrétien a inventé l'universel, le dernier grand théoricien des ensembles l'a réinventé loin de tout contexte théologique. Tel est l'événement-Cohen dont EE est l'orchestration. Toute la philosophie de l'existence est renvoyée d'un coup aux mathématiques. Des paradigmes théologiques qu'on voyait encore à l'œuvre dans Théorie du sujet (le précédent grand livre d'Alain Badiou) ne survit dans EE que Pascal, le pourfendeur de tous les jésuitismes, en même temps que la théorie du sujet exige un immense détour par la théorie des ensembles de Zermelo et Fraenkel, jusqu'aux méthodes de forcing où le générique de Cohen trouve son sens mathématique.

Puisque l'universel paulinien apparaît sous les traits d'ensembles génériques, l'église d'une vérité doit «être» un «ensemble» générique. Le sens de l'être (le sens du verbe être) devient : être-multiple. Non seulement pour les églises-vérités (ces étants qui sauvent), mais pour tout étant : c'est chaque étant qui renvoie à une (ou plusieurs ?) forme-multiple, en même temps que la théorie des ensembles articule tout ce qu'on peut dire de ces formes en elles-mêmes, tout ce qu'on peut dire du multiple pur comme être en tant qu'être. La formule de Badiou comme quoi «les mathématiques sont l'ontologie» ne veut, dès le départ, rien dire d'autre. Elle trouve sa nécessité dans la rencontre des deux Paul, du catholique et du générique, comme pensée complexe d'un «universel-singulier» existentiel et mathématique.

On reprochera peut-être à cette lecture de ne pas suivre la lettre de Badiou. Dans son introduction, il a l'air plutôt de tirer son point de départ d'une inspiration lacanienne concernant le réel mathématique. Mais comment le hasard de recherches bibliographiques sur le discret et le continu, comment n'importe quel «obstacle» intrinsèque (comme est certes le problème du continu en théorie des ensembles) peut-il devenir tout d'un coup le signe de «l'impossible propre aux mathématiques» ? Pourquoi pas un théorème de Gödel en logique, qui aurait conduit à une formule qu'on entend de temps en temps : la logique du premier ordre est l'ontologie ? Pourquoi pas n'importe quel

énoncé indécidable dans d'autres champs que la logique pure ou la théorie des ensembles ?

Nous pensons que le système de Badiou trouve sans doute un sens qui lui convient dans le continu comme impasse de la formalisation et réel lacanien de la théorie des ensembles (promue métonymie de 2600 ans de mathématiques), mais aussi que ce sens est subordonné au choc beaucoup plus profond des deux Paul et aux exigences didactiques de l'invention de Cohen. Badiou soustrait au théologien de l'église ce qu'il donne au mathématicien du générique et du forcing : un concept catholique de la vérité.

Cette opération est déjà effectuée lorsque s'ouvre EE. Lorsqu'il commence à méditer, le philosophe n'a déjà plus les évangiles à la main, ni les écrits de Lacan, mais *Set Theory*, le manuel de Kunen, qui va conditionner les principales étapes de son ascension vers l'essence des vérités, vers le schème et la forme multiple de ce qui mérite d'être vécu.

Dans ce contexte, les résonances heideggériennes du titre de Badiou ne peuvent plus nous tromper. Heidegger a beau être «le dernier philosophe universellement reconnaissable», il chemine vers nulle part un livre de poèmes à la main quand Badiou monte quatre à quatre l'escalier des raisons ensemblistes. Non sans être plusieurs fois menacé, il est vrai, par d'inquiétants fantômes qui donnent à l'ensemble de sa méditation un tour de drame mallarméen.

III/ L'escalier ensembliste et ses parcours philosophiques

(Composition et Table des matières de *L'être et l'événement*)

Pour expliquer l'organisation de *L'être et l'événement* (EE) telle que sa Table des matières permet de l'appréhender, nous partirons de la «théorie du sujet» qui en constitue l'aboutissement, dont nous avons anticipé[3] deux traits de la plus haute importance : – le schème «événement, vérité, sujet» ; – le concept d' «ensemble générique», comme forme-multiple de toute «vérité».

Comme on peut assez aisément le constater dans les manuels de théorie des ensembles que Badiou recommande page 525, le concept mathématique d'ensemble générique, indissociable de la méthode de forcing inventée par Cohen, suppose :

1/ qu'on sache en gros ce qu'est un langage du premier ordre, une théorie mathématique exprimée dans ce langage et un modèle de cette théorie ;
2/ que les axiomes d'une théorie particulière, celle des ensembles de Zermelo et Fraenkel avec axiome du choix (ZFC), aient été introduits et manipulés dans quelques démonstrations qui en délivrent l'usage ; 3/ que cette approche didactique rende formulable «l'hypothèse du continu» (HC), ce qui suppose au moins un passage par les concepts d' «ordinaux» et de «cardinaux» ; 4/ que la première partie de la démonstration de l'indépendance de HC vis-à-vis de ZFC, due à Gödel (consistance de HC avec ZFC), ait été au moins signalée ; elle s'appuie

[3] Cf. ci-dessus chapitre II : *Existence et mathématiques : les deux Paul*

sur les propriétés de «l'univers (ou la hiérarchie) constructible» (méthode du modèle interne).

Ce n'est qu'au terme de cet apprentissage qu'on peut espérer : 5/ Saisir le sens mathématique du concept d'ensemble générique, à même la deuxième partie de la démonstration d'indépendance, due à Cohen (consistance de la négation de HC avec ZFC) ; elle s'appuie sur l'»extension générique d'un modèle» (méthode de forcing dans des extensions génériques).

Cet «ordre (didactique) des raisons» est presque un parcours imposé. Dans la liste ci-dessus, seul le point 3/ peut être traité avec une certaine liberté, sans qu'on connaisse encore tous les axiomes de ZFC. De même, à l'intérieur du point 2/, l'ordre de présentation des axiomes, et même leur liste et l'écriture formelle de chacun, laissent une certaine marge de manœuvre à celui qui les expose. Quoi qu'il en soit, nous pouvons marquer dans la table des matières cette exigeante progression didactique :

Les méditations 1 et 3 disent quelques mots du point ci-dessus noté 1/. De plus, la méditation 3 énonce déjà l'axiome de séparation. Il faudra expliquer ce privilège d'être commenté en premier que Badiou lui accorde. La méditation 4 anticipe l'axiome de l'ensemble vide. Celui-ci semble avoir un rôle clé dans le système de Badiou, qui tient à en faire une «décision», alors qu'il arrive aux mathématiciens de le déduire des autres axiomes (et de l'existence supposée d'au moins un ensemble quelconque). La méditation 5 énonce et commente l'axiome d'extensionalité, puis énonce seulement les axiomes des sous-

ensembles, de l'union, de séparation et de remplacement. Pour finir, elle revient sur l'axiome de l'ensemble vide, décidément clé pour Badiou. La méditation 7 revient sur l'axiome des sous-ensembles, en exposant notamment le théorème de Cantor (tout ensemble A inclut un sous-ensemble B qui n'est pas un élément de A). Ainsi, comme on voit, ces méditations accomplissent une partie des exigences didactiques que nous avons notées 2/.

La méditation 12 aborde les ordinaux exigés par le point 3/ ci-dessus, et la méditation 14 utilise ce nouveau vocabulaire pour énoncer l'axiome de l'infini. Dans la méditation 18 sera introduit l'axiome de fondation, et dans la méditation 22 l'axiome du choix, achevant la réalisation du point que nous avons noté 2/.

D'une manière très inattendue (par rapport aux manuels de *Théorie des ensembles* !), c'est seulement dans la méditation 24 que la question (en apparence) purement logique de la «déduction», qui a des rapports avec l'exigence didactique que nous avons notée 1/, est abordée. Il faudra tenir compte de cet écart dans notre lecture. Enfin, une traversée de la théorie des cardinaux (point 3/ ci-dessus) est effectuée dans la méditation 26, ce qui permet, de formuler l'hypothèse du continu et, dès la méditation 29, de commenter le résultat de Gödel (point 4/ de notre liste).

Les méditations 31 et 33 peuvent alors être consacrées au concept d'ensemble générique, la méditation 34 à celui d'extension générique et la méditation 36 au forcing, joliment renommé «forçage» en français par Badiou (point 5/ annoncé ci-dessus).

Nous pouvons donc proposer le tableau suivant :

Ordre philosophique des méditations	Ordre didactique des raisons vers le concept mathématique d'ensemble générique
Méditation 1	Concept de « théorie axiomatique »
Méditation 3	Axiomatique, théorie des ensembles et axiome de séparation
Méditation 4	« axiome » de l'ensemble vide
Méditation 5	Axiomes d'extensionalité, des sous-ensembles, de l'union, de séparation et de remplacement. « Axiome » de l'ensemble vide
Méditation 7	Axiome des sous-ensembles. Théorème de Cantor
Méditation 12	Théorie des ordinaux
Méditation 14	Axiome de l'infini
Méditation 18	Axiome de fondation
Méditation 22	Axiome du choix
Méditation 24	Raisonnement et déduction
Méditation 26	Théorie des cardinaux et énoncé de l'hypothèse du continu (HC)
Méditation 29	Théorème : Consistance de HC avec ZFC (Gödel). Méthode du modèle interne : hiérarchie constructible.
Méditations 31, 33, 34, 36	Théorème : Consistance de la négation de HC avec ZFC (Cohen). Méthode de l'extension générique d'un modèle : forcing.

Ajoutons à présent une colonne à gauche avec les regroupements par chapitres :

Chapitres	Ordre philosophique des méditations	Ordre didactique des raisons vers le concept mathématique d'ensemble générique
Multiple et vide. Platon / Cantor	Méditation 1	Concept de « théorie axiomatique »
	Méditation 3	Axiomatique, théorie des ensembles et axiome de séparation
	Méditation 4	« axiome » de l'ensemble vide
	Méditation 5	Axiomes d'extensionalité, des sous-ensembles, de l'union, de séparation et de remplacement. « Axiome » de l'ensemble vide
Excès, état de la situation. Un / Multiple, Tout / Parties, ou $\in$ / $\subset$?	Méditation 7	Axiome des sous-ensembles. Théorème de Cantor
Nature et infini. Heidegger / Galilée	Méditation 12	Théorie des ordinaux
	Méditation 14	Axiome de l'infini
Histoire et ultra-un	Méditation 18	Axiome de fondation
Intervention et fidélité. Pascal / Choix ; Hölderlin / Déduction	Méditation 22	Axiome du choix
	Méditation 24	Raisonnement et déduction
Quantité et savoir. Leibniz / Gödel	Méditation 26	Théorie des cardinaux et énoncé de l'hypothèse du continu (HC)
	Méditation 29	Théorème : Consistance de HC avec ZFC (Gödel). Méthode du modèle interne : hiérarchie constructible.
Indiscernable et vérité. L'événement-Cohen	Méditations 31, 33, 34	Théorème : Consistance de la négation de HC avec ZFC (Cohen). Méthode de l'extension générique d'un modèle : forcing.
Vérité et sujet. Au-delà de Lacan	Méditation 36	

Ajoutons enfin les grandes divisions du livre : l'être, l'événement, le discernable (ou constructible), le générique, le forçage.

Grandes divisions	Chapitres	Ordre philosophique des méditations	Ordre didactique des raisons vers le concept mathématique d'ensemble générique
L'être	Multiple et vide. Platon / Cantor	Méditation 1	Concept de « théorie axiomatique »
		Méditation 3	Axiomatique, théorie des ensembles et axiome de séparation
		Méditation 4	« axiome » de l'ensemble vide
		Méditation 5	Axiomes d'extensionalité, des sous-ensembles, de l'union, de séparation et de remplacement. « Axiome » de l'ensemble vide
	Excès, état de la situation. Un / Multiple, Tout / Parties, ou $\in$ / $\subset$?	Méditation 7	Axiome des sous-ensembles. Théorème de Cantor
	Nature et infini. Heidegger / Galilée	Méditation 12	Théorie des ordinaux
		Méditation 14	Axiome de l'infini
L'événement	Histoire et ultra-un	Méditation 18	Axiome de fondation
	Intervention et fidélité. Pascal / Choix ; Hölderlin / Déduction	Méditation 22	Axiome du choix
		Méditation 24	Raisonnement et déduction
Le discernable (ou constructible)	Quantité et savoir. Leibniz / Gödel	Méditation 26	Théorie des cardinaux et énoncé de l'hypothèse du continu (HC)
		Méditation 29	Théorème : Consistance de HC avec ZFC (Gödel). Méthode du modèle interne : hiérarchie constructible.
Le générique	Indiscernable et vérité. L'événement-Cohen	Méditations 31, 33, 34	Théorème : Consistance de la négation de HC avec ZFC (Cohen). Méthode de l'extension générique d'un modèle : forcing.
Le forçage	Vérité et sujet. Au-delà de Lacan	Méditation 36	

On peut voir dans ces tableaux comment Badiou ponctue le texte mathématique, disons *Set Theory*, le manuel de Kunen. Il le ponctue tout d'abord en seize méditations qui suivent à quelques écarts près l'ordre imposé des raisons didactiques. Ces méditations sont comme les marches d'un escalier : les marches les plus solides de l'escalier qui conduit au grenier philosophique[4] où se tient la Maquerelle du Vrai. Cette liste de seize méditations (à l'exception peut-être des méditations 1, 4, 31) correspond à «la filière des méditations métaontologiques»,

[4] Cf chapitre I : *Au Château de la pureté*

selon l'expression de Badiou page 26 de son Introduction. Sur ce point Badiou nous met en garde :

«Il est possible de ne lire que les méditations métaontologiques. Mais le poids propre des mathématiques risque de ne conférer aux interprétations philosophiques, si elles ne sont plus arrimées au corps conceptuel, qu'une valeur d'interstice, ou de scansion. On transforme alors le livre en une étude serrée et commentée de quelques fragments cruciaux de la théorie des ensembles.»

Loin de nous, donc, l'idée de réduire EE à ces seize méditations et d'oublier les vingt-et-une autres. Bien au contraire, tout notre exercice de lecture vise à comprendre au mieux TOUT ce que Badiou a écrit dans EE, et pourquoi il l'a écrit. Objectif impossible à atteindre, on s'en doute, mais vœu le plus caractéristique de celui qui aborde la philosophie en béotien, comme j'ai la faiblesse de le faire. De sorte que les tableaux précédents doivent d'abord nous permettre de hiérarchiser les raisons.

La grande raison d'être de EE, c'est la rencontre des deux Paul (Saint Paul et Paul Cohen) dont nous avons parlé la dernière fois. Le théologien apporte le schème du salut : événement, vérité-universelle, sujet ; le mathématicien invente le générique, forme-multiple de l'universel. Exit le théologien, reste un manuel de théorie des ensembles. Celui-ci impose son ordre didactique des raisons, depuis les rudiments de logique jusqu'au forcing dans ZFC. Non pas seulement «quelques fragments cruciaux», mais les fragments du manuel indispensables pour entendre la démonstration de Cohen qui nécessita

l'invention du générique et du forcing, et ces fragments DANS L'ORDRE, sans quoi toute citation est vaine.

A partir de là, la philosophie n'a pas seulement valeur d'interstice. Elle commence par ponctuer le discours mathématique : elle donne beaucoup d'importance au vide, elle survole la théorie des cardinaux, on verra qu'elle se met à produire elle-même un «mathème» (méditation 17) qu'on ne trouve dans aucun manuel, mais surtout : elle divise en étapes le cheminement didactique. Elle dit : «– Au début, c'est l'être, la présentation en général ; ça se présente comme ça, on n'y peut rien ; après, c'est l'événement, qui fait exception à l'être, rarement ; ensuite vient le constructible, c'est pas bien, ça, le constructible, ça tue l'événement, le nouveau dans l'être ; ce qui est bien, c'est le générique, surtout quand ça sert à faire du forçage, des extensions génériques…» C'est avec ce genre de musique que la philosophie orchestre «l'événement-Cohen».

Pourquoi le Théorème de consistance de Cohen est-il notre «bien» et entretient-il des rapports avec le sujet, donc avec Descartes et Lacan, nous l'avons déjà suggéré : c'est qu'il exhibe un concept rigoureux de l'universel pour la refonte d'un schème théologique paulinien en Théorie du sujet. Mais pourquoi, à l'inverse, le Théorème de consistance de Gödel joue-t-il le rôle du méchant ? Pourquoi l'axiome de fondation et l'axiome du choix sont-ils indexés à «l'événement», et non à «l'être» comme les sept autres axiomes et schémas d'axiomes de ZFC ? Que sont donc l'être, l'événement, la vérité et le sujet pour venir ainsi se frotter à l'indépendance de HC dans ZFC ? C'est ce que

l'articulation de la philosophie aux raisons didactiques que nous avons évoquées ici devra révéler.

Au bout du compte, il ne s'agit pas de lire EE selon une filière ou une autre, ni même de combiner les filières deux à deux comme Badiou le suggère. Il s'agit d'apprendre à monter l'escalier avec ou sans l'aide de la Maquerelle, selon différents rythmes. D'abord les trente-sept marches avec précaution, puis deux à deux par la filière métaontologique, puis trois à trois par les huit chapitres du livre, et enfin quatre à quatre en sautant d'une grande division à l'autre. Et non seulement monter, mais descendre aussi, et s'arrêter, et repartir. Deleuze oppose Nietzsche à Kierkegaard comme la danse au saut. Avec Badiou, la philosophie de l'existence devient plutôt une sorte de parcours sportif : monter quelques marches, souffler ; redévaler jusqu'en bas ; remonter au trot ; rêvasser entre deux efforts, repartir à fond de train. Aussi compliquée qu'on rêve cette circulation au Château de la pureté, aussi alambiquée sa ligne d'erre ou d'errance[5], l'escalier arrive au grenier, où il est donné, semble-t-il, de toucher l'essence des vérités et des sujets que nous sommes (rarement). Ca n'est pas rien ! ça vaut bien un petit effort.

[5] Cf. Annexe 2 : *Deleuze plus malin que ses détracteurs*

IV/ «Une philosophie rendue à son temps par des catégories clarifiées»

L'Introduction de L'être et l'événement *(EE) à vol d'oiseau.*

L'introduction de EE comporte huit sections. Le premier est un tableau philosophique de l'époque. Les quatre suivants concernent la thèse de base de EE, qui énonce que «les mathématiques sont l'ontologie». Viennent ensuite deux sections qui évoquent le but de EE, auquel la thèse précédente est subordonnée, et qui tourne autour de la catégorie du générique. Enfin, le dernier point présente le livre comme composé de trois lignes, trois types de «méditations» qui courent d'un bout à l'autre.

Soyons un peu plus précis :

1/ Etat de la philosophie à l'échelle mondiale ou tableau philosophique de notre époque. Que la philosophie doit proposer, sous forme de catégories renouvelées, un cadre où le meilleur de notre époque puisse se réfléchir.

2/ A la recherche, entre dialectique et logique formelle, guidé ou inspiré par Lacan, d'une ontologie…

3/ Effets de la thèse que «les mathématiques sont l'ontologie».

4/ Que cette thèse disconvient aux philosophes.

5/ Qu'elle ne comble pas davantage les mathématiciens. Ce qu'il faut dire aux uns et aux autres.

6/ Subordination de la base du livre («les mathématiques sont l'ontologie») à son but : une théorie du sujet. La catégorie du générique est l'emblème de EE.

7/ Du générique à la théorie du sujet (le générique, emblème de la théorie du sujet), et de la théorie du sujet au mouvement d'ensemble de EE.

8/ L'escalier ensembliste (le générique, couronnement de la didactique ensembliste) et ses parcours philosophiques (exposition des concepts ou catégories organiques ; interprétation de textes de la grande histoire de la philosophie).

V/ Tableau philosophique de notre époque

Voici un tableau qui permettra d'éclairer les premières pages de l'Introduction de *L'être et l'événement* (EE).

	Philosophie		Science		Théorie du sujet		
		Ph. classique			Salut	Sujet	Vérité (première époque)
Heidegger	Question ontologique	Déconstruction du nihilisme métaphysique			Anticipation rétroactive d'un « retour des dieux »		Soustraite au savoir
Philosophie analytique	La philosophie comme libre jeu de langage	Disqualification des phrases	Révolution mathématico-logique (troisième époque)		Démocratie représentative		Sans objet ni adéquation
Marx / Lénine	Réalisation pratique de la philosophie	Fin de la philosophie (idéologie)	Dialectique de la Nature	Dialectique de l'histoire	Emancipation, révolution sociale	Encore fondateur, centré, réflexif	Excentrée de sa prononciation subjective
Freud / Lacan	Anti-philosophie	La spéculation relève de l'imaginaire	Allusion au non-étant	La logique pure est science du réel (subjectif)	Pessimisme sceptique	Vide, clivé, a-substantiel, irréflexif (deuxième époque)	

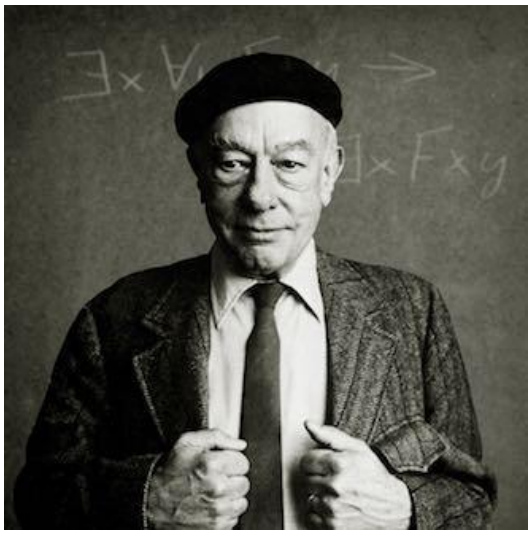
VI/ «A échelle mondiale»

L'être et l'événement. Introduction, section 1

Le tableau que nous avons donné dans la note précédente permet de restituer la plupart des énoncés importants des sections 1/ et 2/ de l'Introduction de *L'être et l'événement* (EE). Nous traiterons ici de la section 1/, pages 7 à 10.

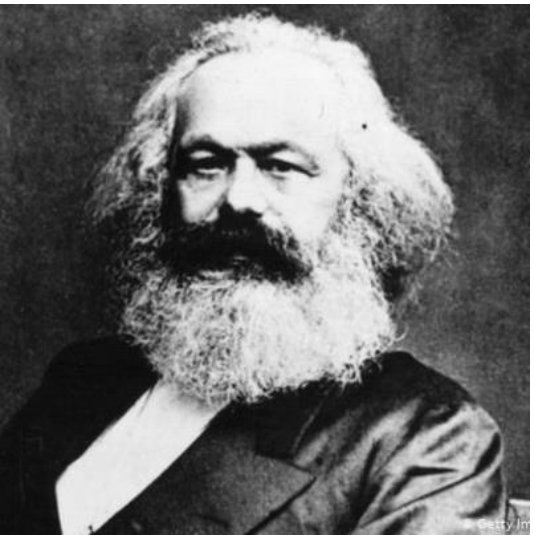
Dans la colonne «Philosophie», une seule case rose renvoie à Heidegger, ce qui correspond à la supposition par Badiou que «1. Heidegger est le dernier philosophe

universellement reconnaissable». De même, dans la colonne «Science», la seule case rose appartient à la philosophie analytique, ce qui correspond à l'énoncé «2. La figure de la rationalité scientifique est conservée, de façon dominante, par les dispositifs de pensée, surtout américains, qui ont suivi les mutations des mathématiques, celles de la logique, et les travaux du cercle de Vienne.»



Enfin, la position des deux dernières cases roses indique que la théorie du sujet appartient à Marx / Lénine et Freud / Lacan, et c'est l'énoncé 3. de Badiou.

La colonne en bleu de la philosophie classique permet de lire «ce qu'il y a de commun» aux trois énoncés précédents, à savoir qu'une certaine manière classique de faire de la philosophie est close. Mais «ce qu'il y a par ailleurs de disparate dans ces énoncés saute aux yeux» : du moins si on les dirige, ses yeux, sur la colonne «Science» et sur la colonne «Salut» (au sein de la *Théorie du sujet*).



Badiou annonce alors, page 8, son intention de tracer dans cette conjoncture une «diagonale», et c'est elle, justement, que nous avons marquée en rose. Enfin, les considérations de la page 9 sont ajoutées au tableau : la révolution mathématico-logique ouvre la troisième époque de la Science, la doctrine lacanienne la deuxième époque du Sujet, et la doctrine de la vérité, déliée de sa

relation organique au savoir, en est à son commencement (dernière colonne).

En dehors des quatre cases orange, qui n'interviennent que dans la section 2/, tout notre tableau est donc actif en section 1/ de l'Introduction, et le lecteur pourra s'y promener et y apporter lui-même les précisions nécessaires pour saisir la vision de «l'époque» proposée par Badiou.

Page 9, Badiou nous annonce qu'il ne va pas se contenter de tracer la diagonale que nous avons marquée en rose (couleur qui ne retire rien à la portée révolutionnaire de l'intervention) : la «thèse initiale» de son entreprise porte plus précisément sur les deux premières cases de la diagonale : l'ontologie passe de l'une à l'autre. Plus précisément, rien ne passe d'une case à l'autre, sinon que dans l'une (côté Philosophie) la «question» est toute transformée, voire éteinte, en même temps que dans l'autre (côté Science) une pratique ancienne hérite d'un sens nouveau («les mathématiques sont l'ontologie»). Il n'est pas encore question ici de dire quoi que ce soit de ce sens, seulement d'annoncer l'effet de la «thèse initiale» sur le tableau d'époque : la philosophie n'a plus la garde exclusive de l'être, les mathématiques l'en délivrent au moins en partie ; elle va pouvoir mieux se consacrer «au soin des vérités». Finies les ambitions fondatrices, finie même la philosophie en sabots

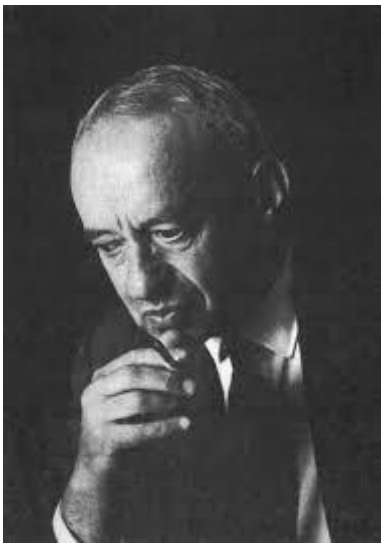
heideggériens par sentiers et clairières. C'est l'exode rural pour la bergère de l'être. Elle sera bientôt maquerelle en ville. Maquerelle du vrai, bien entendu.

VII / A la recherche d'une ontologie possible

L'être et l'événement. Introduction, section 2

Dans la section 1 de l'Introduction, Badiou s'est proposé de délivrer au moins en partie la philosophie de la question ontologique en découvrant ou en postulant que l'ontologie existe comme science. Dans la section 2, pages 10 à 12, il nous raconte comment, à la recherche, parmi les discours scientifiques ou se présentant comme tels, d'une «ontologie», il a délaissé successivement la Logique de Hegel et la Théorie des modèles, pour s'attacher finalement à la Théorie des ensembles.

De toute façon, il semble que par «une ontologie», il faille d'abord entendre un discours qui trouve sa force du côté des sciences et qui communique cette force à la théorie du sujet. Ainsi, nous dit Badiou, la généralité des lois de la dialectique, englobant la dialectique de la nature, faisait la force du vieux marxisme. Force du marxisme, la Logique de Hegel est cependant aussi «son absolue faiblesse», car à qui fera-t-on croire que la nature est naturellement dialectique ? C'est par en haut, sous contrainte de la politique (Badiou dit : de l'Etat stalinien) ou de la



théologie (chez Hegel) qu'on lui imposait de l'être. En fait, le marxisme semble faire exactement le contraire de ce qui convient. Il ne s'agit pas d'englober les sciences constituées dans une science contestable issue de la théorie du sujet, mais de faire émerger la doctrine du sujet d'une science constituée et incontestable.

Badiou se tourne alors vers Lacan (l'autre grand théoricien du sujet, avec les marxistes) et n'en tire apparemment que de vagues indications : d'une part une allusion au non étant, qui le réjouit - sans doute parce qu'il pourra y raccrocher en temps voulu sa méditation sur l'ensemble vide, et d'autre part l'idée que la logique pure est «science du réel». Comme «le réel» est une catégorie de la théorie lacanienne du sujet, cette «logique pure» est frappée du même défaut que la Logique hégélienne dans le marxisme : elle émane de la théorie du sujet au lieu de tirer sa force des sciences constituées.

Mais Lacan parle aussi de «formalisation», ce qui entraîne cette fois Badiou vers la logique formelle et en particulier la théorie des modèles. C'est bien une science constituée, mais elle a un grave défaut : elle est sans référent particulier, sans thème propre, elle ne se soutient que de la consistance déductive des systèmes passablement arbitraires qu'elle étudie. Après la logique pure «science du réel», il faut aussi éliminer la logique formelle, science sans réel.

Au contraire de la logique formelle en général, la théorie des ensembles, où se reflète tout l'édifice des mathématiques vivantes, est bien la science d' «un réel». Badiou nous dit que c'est le Multiple, et que de la mathématique, science constituée et incontestable du

Multiple, il fera émerger sa théorie du sujet. En ce sens, la mathématique pure – et même en son sein la seule théorie des ensembles – constitue «une ontologie» suffisante.

Comme on voit, le mot «ontologie» ne désigne d'abord qu'une fonction de marchepied ou d'escalier (l'escalier ensembliste) vers la théorie du sujet. Et certes cette fonction n'est pas sans rapport avec l'articulation, dans la philosophie classique, de la bonne vieille «ontologie» ou «métaphysique générale» avec la «métaphysique spéciale». La logique d'Aristote étant science de l'être, il s'agissait de demander : comment le Monde, l'Âme et Dieu sont-ils possibles ? Badiou transforme ainsi la question : «la mathématique pure étant science de l'être, comment un sujet est-il possible ?» L'ontologie devra garantir «qu'il y a de la subjectivation», ce qui ouvre la porte à une nouvelle espèce de «preuve ontologique», à même les mathématiques ensemblistes. Annonce spectaculaire d'une réalité assez prosaïque : comme nous le verrons dans la Méditation 34, pour la théorie des ensembles ZFC, «il y a» des ensembles assez riches, sortes de miroirs de la théorie tout entière (ce que Badiou appellera des situations quasi-complètes), qui incluent des parties indiscernables et servent de base à des extensions génériques. Badiou, à ce propos, préférera parler, non de «preuve ontologique de l'indiscernable» (du «générique», et donc, modulo un «événement», du «sujet»), mais de «coup de théâtre ontologique».

Pour assurer l'effet du coup de théâtre, il convient de donner à la mathématique pure non seulement fonction de marchepied suffisant, mais d'affirmer aussi, ce qui est une autre paire de manches, que c'est bien de «l'être de l'étant» en général, du «il y a» en général, que nous parle la théorie des ensembles, cette théorie d' «un réel» particulier, le Multiple. De cela, Badiou établira la fiction dès les premières méditations de EE. Si bien qu'au bout du compte, la mathématique pure, et plus précisément en son sein la théorie des ensembles ZFC, assurent bel et bien, selon lui, la relève de la vieille ontologie ou métaphysique générale, à l'époque où la métaphysique spéciale, après Marx et Lacan, se découvre «théorie du sujet».

VIII / Portée métaphysique et conséquences «agréables» de la thèse

L'être et l'événement. Introduction, section 3

La thèse selon laquelle les mathématiques sont l'ontologie a au moins deux significations premières, étroitement associées, que nous avons pu distinguer dans la note précédente :

(T1) les mathématiques constituées induisent le «il y a» du sujet ou du moins sa possibilité (aspect «preuve ontologique») ; (T2) la théorie des ensembles ZFC, miroir des mathématiques constituées, sous prétexte d' «ensembles», parle du Multiple pur, et sous couvert de Multiple pur, du «il y a» en général (portée proprement «métaphysique» de la thèse).

La section 3 de l'Introduction s'intéresse exclusivement à l'aspect «métaphysique» (T2) de la thèse. Badiou y fait d'abord allusion (page 12) à certaines justifications qu'il donnera dans EE à (T2). Ensuite, il trouve à (T2) trois conséquences «agréables» dans le champ de l'épistémologie des mathématiques (page 13). Après quoi, afin d'en situer la nouveauté, il compare (T2) avec d'autres usages paradigmatiques et/ou métaphysiques des mathématiques que les philosophes ont pu faire jusqu'ici.

Allusion aux justifications de la thèse métaphysique (T2)

Malgré le caractère allusif de ce que Badiou écrit page 12, on croit saisir que la principale justification de (T2) se trouve dans le fait que ZFC est une sorte de miroir de la mathématique tout entière, construit à l'aide du seul ensemble vide : «Là seulement est enfin signifié que, quelle que soit la prodigieuse diversité des 'objets' et des 'structures' mathématiques, ils sont tous désignables comme des multiplicités pures édifiées, de façon réglée, à partir du seul ensemble vide.» Bien qu'il prononce le nom de Cantor, c'est du système de Zermelo et Fraenkel que parle ici Badiou. Grâce en particulier à l' «axiome de fondation», on peut en effet montrer que tout ensemble au sens de ZF s'inscrit dans

une hiérarchie construite à partir de l'ensemble vide par combinaison de «réunions» d'ensembles et de passages à l' «ensemble des parties». C'est la hiérarchie dite «des ensembles bien fondés». Il n'y a pas d'autre «univers de tous les ensembles», pour la théorie ZF, que cette hiérarchie même. Sans l'axiome de fondation, certains ensembles pourraient très bien ne pas s'inscrire dans la dite hiérarchie. Nous mentionnons ce fait ici, parce qu'il est LITTERALEMENT CRUCIAL pour la «métaphysique» de Badiou. Il arrive aux mathématiciens de se donner une représentation intuitive de cette hiérarchie dans une sorte de cône, le cône ensembliste. Nous en reparlerons ailleurs. Ce cône, cette hiérarchie ensemblistes, Badiou en aura besoin dès les méditations sur le «vide». Car l'ensemble vide a certes une définition propre (page 81), mais bien davantage que sa définition compte la propriété qu'il a d'être comme la «matière» de tout autre ensemble concevable, c'est-à-dire d'être le sommet du cône ensembliste, le point unique qui suffit, moyennant «réunions» et prise des «parties», à engendrertoute la hiérarchie des ensembles.

Peut-être convient-il ici d'insérer une remarque, qui ne concerne pas directement la section 3 de l'Introduction que nous sommes en train de lire, mais l'interprétation d'ensemble de EE. Nous avons vu la thèse que «les mathématiques sont l'ontologie» se dédoubler en (T1) et (T2) mentionnées ci-dessus. Nous pouvons d'ores et déjà remarquer qu'à chacune des deux thèses partielles correspond un fait crucial de la théorie des ensembles ZFC. A (T1), comme plusieurs de nos notes antérieures l'ont suggéré, correspond le fait qu'il y a des ensembles

«génériques» dans ZFC et qu'on y fait du «forcing». A (T2) correspond le fait que l'univers des ensembles ZFC est la hiérarchie ou le cône des ensembles bien fondés. L'ensemble vide est le sommet du cône. Le «mathème de l'événement» est presque un ensemble, mais un ensemble hors du cône (il n'en existe pas selon ZFC).

Les conséquences «agréables» de (T2)

Nous avons déjà vu, dans la section 1, que Badiou souhaitait libérer la philosophie de l'ontologie afin qu'elle se consacre mieux aux «vérités», c'est-à-dire à la théorie du sujet. L' «agréable» avec (T2), c'est qu'on peut s'en servir pour se débarrasser des vieux problèmes et passer aux vérités d'aujourd'hui. Vieux problèmes qui ne tiennent pas seulement à la question allemande de l'être, mais aussi, du côté anglo-saxon, à l'interminable débat sur le statut des mathématiques et de leurs «objets». Il faut vraiment que Badiou ait construit un fier et solide château à ses vérités pour qu'on lui fasse crédit des «solutions» qu'il annonce, pour le moins spectaculaires.

D'abord, dès la page 12, il dit que l'historicité et l'unité des mathématiques trouvent leur raison dans l'unité et l'unicité de leur thème, le «il y a» en général. Ensuite, page 13, il dit que ce thème est un gage, à lui seul, d'apodicticité pour la discipline qui s'en charge. Puis que ce même thème conditionne à lui seul le caractère axiomatique de la détermination dans les systèmes mathématiques. Enfin, que tout «il y a» particulier (comme par exemple «il y a des atomes» en physique), suppose le «il y a» en général que thématisent les mathématiques, donc

que, par exemple, «la compatibilité (de la physique) avec les mathématiques est de principe».

***

Interlude théâtral.

Comme le père Ubu passant les Nobles à la trappe, on y voit la Maquerelle du Vrai, armée de (T2) en guise de crochet, se débarrasser sans autre forme de procès des Vieux Problèmes Ennuyeux.

***

En fait, heureusement, la question du rapport entre des «il y a» particuliers (auxquels réfèrent la plupart de nos discours, et même nos rêves) et le «il y a» en général (que les mathématiques sont censées thématiser dans une axiomatique) ne sera pas éludée par Badiou. Au contraire, elle court d'un bout à l'autre de EE à travers la distinction entre «situations quelconques» et «situation mathématique ou ontologique». Les situations quelconques sont comme des univers d'objets auxquels réfèrent les discours non-mathématiques. La situation ontologique est plutôt comme un modèle ou une réalisation supposée de la théorie axiomatique ZFC, miroir de tout discours mathématique : l'univers des ensembles au sens de ZFC, ou encore le cône ensembliste. Les objets en situation (quelconque) renvoient aux ensembles de la situation ontologique via leurs «formes-multiples». Le langage de la situation ontologique (appartenance, inclusion, etc.) est ainsi réinjecté dans les situations quelconques (voir par exemple page 119). Si Badiou établit une compatibilité «de principe», ce n'est donc pas spécialement entre physique et mathématiques, mais entre tout discours ayant un

référent et la théorie des ensembles. Les rapports de la physique aux mathématiques se trouvent donc autant et aussi peu justifiés par EE que les rapports de la biologie, de l'histoire de l'art ou des mythes dogons avec les mathématiques : leur compatibilité est de principe.

Mathématiques et philosophie, depuis Parménide…

Le reste de la section est consacré à l'éminence qu'on a accordée ou non aux mathématiques depuis que la philosophie existe. Il est certain que Badiou, plus que quiconque avant lui, avec ses thèses (T1) et (T2), élève les mathématiques au pinacle. Plusieurs noms sont prononcés, (T1) et (T2) introduisent un nouveau drame au sein de l'histoire de la philosophie. Pourquoi les uns prennent-ils des mines dépitées (page 15), pourquoi les autres (Russell) feignent-ils, par bons mots, de rester sceptiques ? Badiou en vient à cette suggestion bizarre que seul un ignorant pourrait croire sérieusement qu'il ne sait rien ou que le sens de ce qu'il fait lui échappe, du moins quand il fait des mathématiques. Ici, en mathématiques, foi et savoir se confondent, la foi se transmet aussi intégralement que le savoir, le savoir garantit la vérité de la foi.

***

Nouvel interlude théâtral. En son Château, la Maquerelle enthousiasmée par Cantor, Zermelo et Fraenkel, accuse Russell de faire

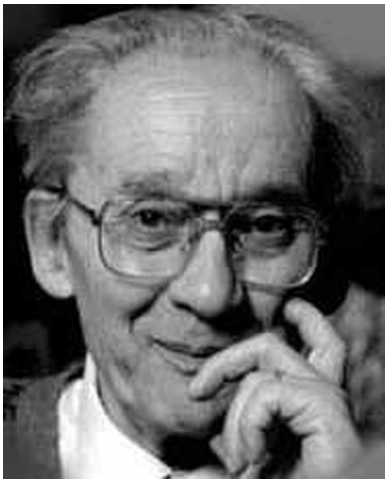
l'idiot et, pour la peine, brandit comme un épouvantail à toute la maisonnée une bonne vérité absolue.

***

Avec (T2), comme on voit, on ne s'ennuie jamais. Les enjeux de (T1) sont sans doute plus tragiques : le sujet, notre immortalité, l'éthique des vérités, etc. Tandis qu'avec (T2), on se fait plaisir. On jette les Vieux Problèmes Inutiles à la trappe, on attife des épouvantails. Avec l'ensemble vide et le cône ensembliste, on s'en ira bientôt à la chasse aux fantômes. Avec le «mathème de l'événement», on se fera croire aux miracles, etc. Deleuze pressentait dans tous les «dépassements» de la métaphysique ce que Badiou pourrait bien développer très lucidement par l'excès et le tranchant de ses formules : une véritable pataphysique.

IX / Interpréter le Mathème ensembliste

L'Être et l'événement (EE), Introduction, sections 4 et 5



Les sections 4 et 5 de l'Introduction se présentent comme un diptyque. «La thèse de l'identité entre mathématiques et ontologie disconvient, je le sais, et aux philosophes, et aux mathématiciens.» (page 15) La section 4 s'attache aux philosophes, la section 5 aux mathématiciens. Ce diptyque s'achève, page 21, sur «ce qu'il faut dire» aux uns et aux autres pour les rassurer, les persuader ou les convaincre de l'intérêt de la thèse.

Section 5, de l'interprétation

De tout ce mouvement, j'aimerais détacher un mot, qui n'apparaît qu'à la fin, page 21. C'est le mot «interprétation». Badiou parle des mathématiques constituées qu'il va utiliser dans EE. Nous l'avons déjà dit, il s'agit d'une partie tout à fait substantielle d'un manuel de théorie des ensembles, par exemple celui de Kunen, *Set Theory*, dont l'intérêt mathématique culmine dans les preuves d'indépendance, notamment la méthode des extensions génériques et du forcing inventée par Cohen pour le problème du continu, ce qui nécessite une assez longue initiation didactique aux autres aspects de la théorie de Zermelo et Fraenkel (ZF). Tout cela organise plusieurs domaines de la mathématique vivante (ordinaux, cardinaux, hiérarchie constructible, forcing, etc.), dont la plupart des mathématiciens ont une connaissance superficielle ou par ouï-dire, mais qui compte aussi, aujourd'hui comme naguère, de nombreux spécialistes. Par exemple Kunen. Là-dessus, Badiou nous dit, page 21 :

«J'affirme que ces domaines sont historiquement des symptômes, dont l'interprétation valide que les mathématiques ne soient assurées de leur vérité que pour autant qu'elles organisent ce qui, de l'être-en-tant-qu'être, se laisse inscrire.»

Dans le texte mathématique, des «symptômes» sont lisibles, que la philosophie «interprète». Ainsi accolés, ces mots de «symptômes» et d' «interprétation» renvoient sans doute au freudisme, mais de quelle manière ? Les mathématiques, qui ignorent qu'elles sont l'ontologie dont la philosophie a besoin, ne sont pas malades de cette ignorance. Au contraire, écrit Badiou, une telle ignorance permet aux mathématiciens de continuer à produire sans le savoir de nouveaux discours sur l'être. C'est peut-être du côté de l'interprétation, non des symptômes, mais des rêves qu'il faut chercher Badiou. Ne va-t-il pas traiter le texte mathématique à peu près comme un rêve à interpréter ? Les «domaines» mathématiques couverts par le manuel de Kunen sont comme un récit de rêve, ou plutôt, le texte mathématique est ici le rêve même. Les démonstrations y sont prises comme rébus d'idées, de désirs, de pensées qui sont remplis sur un mode déguisé par les faits mathématiques consignés dans le manuel. L'interprétation philosophique consiste alors à traduire le texte mathématique, contenu manifeste du rêve ou du rébus, dans l'idiome propre aux idées, désirs et pensées philosophiques qui explicitent son contenu latent. Pour Badiou, tout un pan au moins du discours mathématique est un rébus ontologique.

De ce point de vue de l'interprétation, Badiou se découvre un rival et un prédécesseur. Heidegger est un rival, qui pratique le même style d'interprétation, mais sur un tout autre objet : des poèmes sont ses rébus

ontologiques et non un pan de discours mathématique. Lautman est un prédécesseur, qui découvre qu'une dialectique d'idées platoniciennes est le contenu latent que manifestent les structures mathématiques. Ainsi la notion d'»interprétation» nous semble expliquer assez bien le diptyque des sections 4 et 5 de l'Introduction.

Nous réserverons pour l'instant la question de savoir s'il y a trace chez Lautman d'une pratique de l'interprétation comparable à celle de Badiou. C'est un des enjeux les plus importants de nos lectures parallèles : savoir qui, de Deleuze et Badiou, propose la plus intéressante reprise de l'œuvre interrompue de Lautman. En revanche, il est intéressant d'indiquer dès à présent à grands traits sur quelle scène s'opère la confrontation à Heidegger.

Section 4, L'onto-logie : Mathème ensembliste contre Poème parménidien

Dans la section 4, Badiou reproche à Heidegger de ne pas interpréter les bons signes. Pour le Heidegger de Badiou, ontologie = parole sur l'être ou de l'être (comme présence et don), et le Poème de Parménide, en tant que «poème», en tant que premier «poème ontologique», est ce que répète tout poème qui donne à penser. Heidegger, c'est avant tout celui qui interprète des poèmes. Badiou interprètera des «mathèmes». Nous pensons que la relation entre Badiou et Heidegger doit être d'abord comprise à travers cette seule question centrale : celle des rapports entre l'interprétation des poèmes qui répètent (après coup) le Poème (de Parménide) et l'interprétation

des «mathèmes» qui répètent (à l'avance) le Mathème ensembliste (de Cantor à Cohen). Même dans le texte de Parménide, Badiou trouvera trace d'un raisonnement par l'absurde, trace du Mathème dans le Poème.

Par ce terme de Mathème ensembliste, nous désignons les séquences et les aspects du manuel de Kunen marqués des noms de Cantor (invention d'une théorie des ensembles), Russell (qui exprime, avec Whitehead, toutes les mathématiques en termes de classes et d'ensembles), Zermelo et Fraenkel (pour le système d'axiomes qui porte leur nom), Gödel (pour la méthode du modèle interne), Cohen (pour la méthode d'extension générique). Ces fragments, Badiou les saisit selon leur articulation rationnelle proprement mathématique, et les élève tous ensemble au symbole. Ils sont le Symbole, le Chiffre ou le Livre du Multiple pur.

Pour Heidegger, le Poème de Parménide est l'onto-logie, la parole sur/de l'être (comme Don), parole d'avant la chute, la métaphysique est la chute, et nous guettons, dans les poèmes ultérieurs, le retour d'un ou des dieux. Pour Badiou, le Mathème ensembliste est la bonne nouvelle qui sauve, l'évangile de l'être (comme Multiple pur), «une occurrence événementielle de l'être» (page 20) que toute mathématique antérieure (tout autre «mathème») annonçait à sa manière, «mais nous n'avons qu'aujourd'hui les moyens de le savoir» (page 9).

Le mot «mathème» n'est pas utilisé en général par Badiou dans le sens que lui conférait Lacan. Lacan inventait des écritures abrégées pour transmettre sa théorie de la cure analytique. Badiou, au contraire,

trouve les écritures toutes constituées dans le manuel de Kunen, d'où il les extrait. Il trouve des Ecritures. Dans l'histoire des mathématiques, le Mathème ensembliste est écrit en 70 ans par les auteurs que nous avons cités, de Cantor à Cohen, comme une sorte de Nouveau Testament. A partir de quoi toute mathématique antérieure appartient à l'Ancien Testament et annonce le Nouveau. On comprend ainsi que chez lui, par rapport à l'herméneutique traditionnelle qui se voulait «science» de l'interprétation des symboles poétiques et religieux, il y a une espèce d'inversion : la science, comme Mathème, est du côté de ce qu'il faut interpréter, et c'est l'interprétation qui constitue un apport poétique, voire religieux, au texte de la science.

L'apport, tout au moins, d'une fiction.

Que dire aux philosophes, aux mathématiciens ?

Badiou, page 21, rêve qu'on puisse «organiser le débat métaontologique dans un cadre reconnu». Il aimerait que d'autres s'attachent comme lui à interpréter des fragments mathématiques, et à faire dire à ces fragments quelque chose sur l'être, en des discours qu'il qualifie de «métaontologiques». Ce débat métaontologique organisé ferait concurrence à l'herméneutique des oeuvres d'art (elle aussi commentaire de l'onto-logie des poètes) dont la phénoménologie s'est fait une spécialité.

Il affirme ensuite que cette substitution des «mathèmes» aux «poèmes», constitue «un règlement définitif de la question ontologique». Formule évidemment excessive, qui n'invite guère au

débat ni au conflit des interprétations métaontologiques, mais bien à entrer dans l'interprétation que Badiou va proposer de son propre Chiffre, le Mathème ensembliste.

En fait, la philosophie est double. Elle est d'une part discours métaontologique, et d'autre part théorie du sujet et de ce qui mérite d'être vécu, qui excède le simple Multiple en général. Dans le système de Badiou, les deux s'articulent et ne font qu'un, parce que le Mathème ensembliste, chiffre du Multiple pur, contient aussi le concept mathématique de «généricité», chiffre du sujet. Aux philosophes, la Maquerelle disait deux lignes plus haut : Laissez tomber les poèmes et faites comme moi, interprétez des mathèmes ! A présent, elle leur dit simplement : Suivez-moi ! Voyez comme j'ai réglé définitivement la question ontologique, après quoi, désormais, nous nous consacrerons aux vérités, à ce qui mérite d'être vécu, à la question du salut. Le Mathème ensembliste, Chiffre du Multiple, est d'ailleurs comme la première des quatre vérités.

De même, lorsque Badiou s'adresse ensuite aux mathématiciens, c'est à prendre connaissance, dans son propre système, de la «dignité ontologique de leur recherche» qu'il les invite, si du moins le cœur leur en dit. En fait, la Maquerelle du Vrai, non sans emphase, propose aux invités du Château le tour du propriétaire. Elle fait miroiter aux mathématiciens, qui n'en ont cure, une nouvelle «dignité ontologique», et elle épate les herméneutes en exagérant les commodités de sa maison. Nous verrons bientôt sur pièce.

X / La base et le but

L'être et l'événement (EE). Introduction, sections 6, 7 et 8

Dans les sections 2, 3, 4 et 5 de l'Introduction, Badiou a indiqué les différentes significations qu'il donne à la thèse que «les mathématiques sont l'ontologie». Il a déjà fait plusieurs fois allusion à l'articulation de cette thèse avec la question des «vérités» et du «sujet», ou, pour le dire en peu de mots, la question de «ce qui mérite d'être vécu». Page 12, nous avons par exemple rencontré cette articulation sous la forme d'une question : «La mathématique pure étant science de l'être, comment un sujet est-il possible ?»

Dans la section 6, Badiou énonce cette articulation en termes de base et de but de son livre. La thèse sur les mathématiques est la base, la théorie du sujet le but. Les chapitres I, II, III de EE, intitulés «L'être», sont l'exposé de la «base». Les chapitres VI, VII, VIII sont la réalisation du «but» du livre, la théorie du sujet et des vérités. Les chapitres intermédiaires IV et V seront dédiés à «L'événement». Dans l'Introduction que nous sommes en train de lire, Badiou est très peu loquace sur l'événement. Page 22, nous apprenons seulement que s'y origine une «supplémentation par le ce-qui-n'est-pas-l'être-en-tant-qu'être».

Comme nous avons déjà évoqué ailleurs la théorie du sujet comme philosophie de l'existence et but du livre (*Mathématiques et existence : les deux Paul*) et donné des indications sur le plan du livre (*L'escalier ensembliste et ses parcours philosophiques*), nous laisserons là

l'Introduction, pour aborder enfin, dès que possible, les premières «méditations» de L'être et l'événement.

Remarquons seulement que les deux Paul (ou plutôt le «générique» de Cohen, et le «catholique» ou l' «universel» de Saint Paul) s'articulent par la médiation d'une réfutation du principe leibnizien des indiscernables, qu'illustre la méthode du modèle interne (univers constructible) de Godel. Badiou y fait allusion page 23.

D'où la série complète qui va de Paul (Cohen) à Paul (de Tarse) : Générique (Paul Cohen) = in-constructible (Godel) = in-discernable (Leibniz) = catholique-universel (Saint Paul). Ou encore, en termes de rapports : Le catholique paulinien est au discernable leibnizien (dans l'ordre de l'existence) ce que le générique de Cohen est au constructible de Godel (en théorie des ensembles). Telle est l'équation de la «métaphysique spéciale». Les chapitres sur l'événement (miracle et fidélité) s'intercalent entre cette «métaphysique spéciale» et l'équation : être = multiple pur = ensembles à la Zermelo et Fraenkel qui résume un équivalent de «métaphysique générale».

Guillaume Destivère

ANNEXES

1/ Correspondance de Guillaume Destivère avec Alain Badiou[6]

Un autre subtil lecteur d'un des premiers manuscrits, Guillaume Destivère, a diagnostiqué cette faiblesse déductive et m'a écrit sur ce point une lettre dont je le remercie vivement. Il y repérait la « faute » et donnait du postulat du matérialisme une version moins frappante, plus technique, et surtout conforme aux exigences de la cohésion formelle.

Mais, me dira-t-on, pourquoi avoir laissé subsister dans le texte cette approximation dont vous étiez averti ? Parce que, si importante que soit l'épreuve formelle, elle n'est ici qu'au service du concept, et que ma formulation du postulat du matérialisme me convenait. Je

l'ai maintenue dès lors que l'incertitude mathématique n'avait pas de conséquences quant au mouvement de la pensée. La distorsion formelle — qui, en substance, substitue « prescrit par » à « en correspondance bi-univoque avec », et « identique » à « isomorphe » — ne se transporte en effet pas dans les conséquences. Voici le moment décisif de l'intervention de Guillaume Destivère (je rappelle que cette intervention porte sur une ancienne version, de sorte que le lexique n'est pas toujours le même. L'idée est cependant parfaitement claire) :

> « Vous dites justement : "Que tout atome soit réel veut dire qu'il est prescrit par un élément a de A. Il ne s'ensuit pas que deux éléments ontologiquement différents prescrivent deux atomes différents."
> Mais plus loin, vous démontrez l'antisymétrie de la relation **<** en affirmant le contraire, à savoir : "Si les fonctions partitives a et b sont les mêmes, en vertu de l'axiome matérialiste selon lequel tout atome est réel, il existe un *unique* élément de A qui en est la substructure ontologique. C'est dire que les éléments a et b sont identiques, ou que a = b."
> Si cette antisymétrie vous est vraiment indispensable, il faudra donc fortifier l'axiome du matérialisme afin de mettre A en *bijection* avec les composantes atomiques de (A, **Id**), ce qui exige que l'on ait a = b (au sens ontologique) si et seulement si **E**a = **E**b = **Id**(a, b). Les "commentaires philosophiques" iraient alors bon train, car il suffit que trois intensités s'égalent pour que deux êtres se confondent.
> Ce renforcement de l'axiome du matérialisme semble du reste avoir été subrepticement mais définitivement admis, lorsque la fonction partitive **Id**(a, x) est par vous explicitement confondue avec a.
> L'axiome du matérialisme serait donc : Pour tout objet (A, **Id**), l'application qui fait correspondre à un élément a de A la fonction **Id**(a, x) de A vers T est une bijection du multiple A sur l'ensemble des fonctions atomiques de l'objet. »

Nous retrouverons Guillaume Destivère plus loin (à propos de l'inexistant, dans le livre IV), et la circonstance sera beaucoup plus dramatique.

[6] *In Logiques des Mondes, L'Être et l'événement 2*, Seuil, 2006, p. 559, 560, 571

IV.3.4. — C'est ici que Guillaume Destivère, dont j'ai parlé plus haut à propos de la formulation du postulat du matérialisme, réapparaît sur la scène d'écriture de *Logiques des mondes* d'une façon que

j'ai d'abord cru tout à fait dramatique. Le 19 janvier 2005, à 1h50 du matin (ce qui n'annonce rien de bon : il y a urgence !), il m'envoie en effet le message suivant, titré « Le Monde de l'ontologie est-il bien matérialiste ? » :

> « Pardon de n'aborder ici qu'un point, peut-être dérisoire, mais peut-être crucial aussi, qui me pose problème, au lieu de vous entretenir des perspectives immenses et magnifiques qu'ouvre pour moi votre manuscrit.
> Cela se formule en deux mots. Il s'agit du Monde de l'ontologie. Il a un transcendantal T à deux éléments 0 et 1. Si j'ai bien lu, vous ne détaillez nulle part, pour un ensemble A donné, ce que serait sa fonction d'indexation transcendantale comme objet de ce Monde de l'ontologie, mais il est difficile d'imaginer qu'il s'agisse d'autre chose que du symbole de Kronecker sur A, notons-le k, défini sur $A \cdot A$ par $k(x, y) = 1$ si $x = y$, et $k(x, y) = 0$ dans le cas contraire.
> Mais, dans ce cas, il apparaît qu'en général un tel objet (A, k) du Monde de l'ontologie *n'a pas d'inexistant propre*. En effet, on peut bien considérer la fonction h de A dans T constamment égale à 0, et constater qu'elle est une composante atomique de (A, k). Mais jamais on ne pourra l'écrire comme composante atomique réelle de la forme $h = k(a, x)$ pour un élément a de A, puisqu'on aurait nécessairement $h(a) = 1$. Autrement dit, dans le Monde de l'ontologie, le symbole de Kronecker ne vérifie pas l'axiome du matérialisme.
> Est-ce grave, docteur ? Il m'a semblé que c'était la seule remarque un peu urgente que j'avais à faire jusqu'ici ! »

J'avoue avoir vécu quelques moments très difficiles après la lecture de ce message. Non seulement la généralité du postulat du matérialisme était mise en cause, mais aussi toute la théorie de l'événement ! Car on voit au livre V que ce qui définit un événement est sa capacité à « relever » l'inexistant propre d'un objet. Je me mis à songer au cas terrible de Frege, dont une petite démonstration de Russell (j'y fais allusion au début du livre II) avait jeté bas tout l'édifice de réduction des mathématiques à la logique, patiemment construit depuis des années. La nuit du 19 au 20 me vit penché sur mes notes et sur la littérature adjacente. Enfin, le 20 janvier à 18h29, je suis en état d'envoyer à Guillaume la foudroyante réplique que voici :

> « Convenons d'appeler "exposition classique canonique" d'un ensemble A l'ensemble suivant : $A^* = [\varnothing, \{\{x\} / x \in A\}]$, soit

l'ensemble constitué d'une part du vide, d'autre part des singletons des éléments de A.

On appellera alors "indexation transcendantale canonique de A*" la fonction de $A^* \cdot A^*$ sur $T_0 = (0, 1)$ ainsi définie : $\mathbf{Id}(x, y) = 1$ si et seulement si les multiples x et y ont un élément commun : $\exists z[(z \in x) \text{ et } (z \in y)]$.

On constate aisément que $(A^*, \mathbf{Id})$ est un objet. Car tout atome non vide est réel, étant prescrit par le singleton adéquat, cependant que l'atome vide est prescrit par $\varnothing$.

L'inexistant propre de cet objet est bien sûr $\varnothing$. On a en effet d'une part $\mathbf{Id}(\varnothing, x) = 0$ pour tout x, et donc aussi $\mathbf{E}\varnothing = 0$.

Nous pouvons donc dire que, pour autant qu'on veut absolument représenter une multiplicité pure A *comme objet*, ce qu'on peut appeler une « objectivation ontologique », cet objet est en réalité A*.

Ou encore : dans l'ontologie *considérée comme monde* (ce à quoi la mathématique n'oblige pas, puisqu'il s'agit de l'être "sans apparaître", ou non localisé), une multiplicité pure est objectivée sous les espèces de son exposition classique canonique, elle-même affectée de son indexation canonique.

Les arcanes de cette affaire concernent l'existence d'un isomorphisme entre l'univers (le topos, en fait) des ensembles indexés sans considération du postulat du matérialisme et l'univers (le topos) des ensembles indexés avec postulat du matérialisme. L'artifice de cet isomorphisme est contenu dans la tactique ci-dessus. »

Le boulet n'est pas passé loin.

2/ Deleuze plus malin que ses détracteurs

Deleuze et Guattari ont écrit deux pages sur la philosophie d'Alain Badiou : c'est l'exemple XII de *Qu'est-ce que la philosophie ?* A la suite de François Wahl (dans sa préface à *Conditions de Badiou*), plusieurs excellents esprits nous disent que les deux compères auraient mieux fait de s'abstenir d'une présentation si désinvolte que le système de Badiou apparaît méconnaissable. Il me semble au contraire que, malgré tous les inconvénients de l'écriture allusive et parfois équivoque de D&G, ils sont de loin ceux qui ont dit les choses les plus intéressantes sur *L'être et l'événement* et *Manifeste pour la philosophie*.

J'invite le lecteur à lire ou relire l'exemple XII de *Qu'est-ce que la philosophie ?*, puis, s'il n'est pas dégoûté de tout, à se laisser porter par le commentaire qui suit, en forme de réécriture.

L'exemple XII de Qu'est-ce que la philosophie? *(sur Alain Badiou) Essai de réécriture*

La comparaison entre d'un côté les états de choses ou fonctions et de l'autre les événements semble correspondre à l'entreprise de Badiou,

particulièrement intéressante dans la pensée contemporaine (*L'être et l'événement*, 1988). Les fonctions génériques ou conditions de la philosophie (qui pourraient correspondre aux facultés kantiennes comme ouverture de l'expérience possible) sont au nombre de quatre : science, art, politique et amour. Badiou se propose d'échelonner, suivant ce qu'il appelle un ordre des raisons, une série de facteurs qui empruntent aux différentes fonctions autant qu'à l'histoire de la philosophie. Cette série culmine dans la construction d'un mathème de l'événement d'une part et d'un concept de LA vérité d'autre part, comme geste spécifique de la philosophie. Tout ce mouvement s'apparente à celui d'une Grande Logique, à une dialectique très complexe, procès de détermination d'une multiplicité quelconque, présentée comme Ensemble élevable à l'infini, valant autant pour les fonctions que pour les événements. Selon sa ligne propre, la dialectique du Multiple introduit une par une les catégories du multiple pur, nommément les axiomes de Zermelo et Fraenkel, et en expose la pertinence comme catégories de l'expérience, applicables aux fonctions génériques. Cette exposition est ainsi également le procès du

conditionnement de la philosophie (théorie de l'événement et théorie de la vérité) par les fonctions génériques.

La première instance est la situation, quand l'ensemble est rapporté à des éléments qui sont sans doute des multiplicités, mais qui sont soumis à un régime du «compte pour un» (corps ou objets, unités de la situation). En second lieu, l'état de la situation est l'ensemble de ses sous-ensembles, ceux-ci étant toujours en excès sur les éléments de l'ensemble ou les objets de la situation ; cet excès de l'état est inassignable, conformément au développement de la théorie des ensembles (théorème de Cohen). C'est peut-être l'errance attestée de cet excès qui donne à la Grande Logique de Badiou, à son «ordre des raisons», un tour de ligne d'erre ou d'errance. Inassignable, l'excès des sous-ensembles sur l'ensemble peut cependant être re-présenté, dans un ensemble assez riche ou «situation quasi-complète», comme partie indiscernable de la situation. C'est ici que la dialectique du Multiple distingue science, art, politique et amour comme fonctions génériques seules à même de produire des indiscernables, ou ce que Badiou appelle aussi des «vérités».

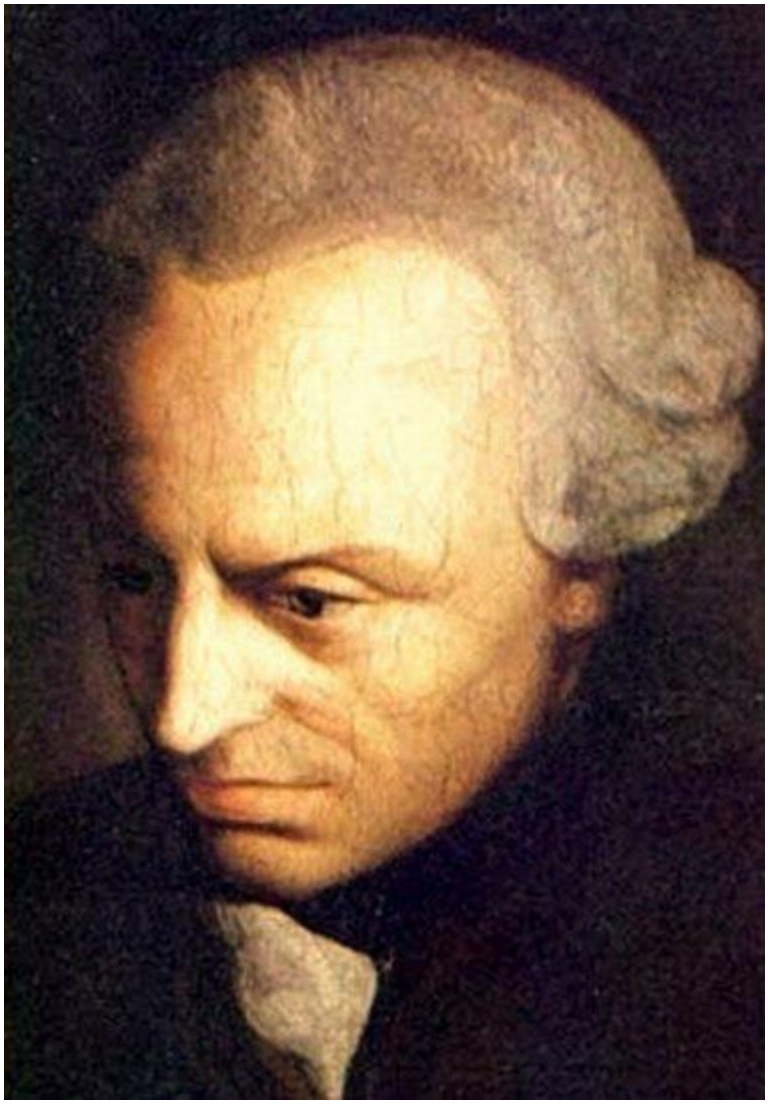
La ligne qui précède, procès immanent d'une Logique qui se joue entre les fonctions qui la conditionnent, conduit de l'ensemble

quelconque aux parties génériques des situations quasi-complètes, de l'excès des parties aux parties indiscernables. Mais un autre procès s'est ouvert en cours de route, peut-être comme une conversion d'immanence de la situation, conversion de l'excès au vide qui va réintroduire le transcendant. C'est d'abord le site événementiel, qui se tient au bord du vide dans la situation de sorte qu'aucun de ses éléments n'est compté pour un par la situation. En ce sens, le site est un multiple complètement singulier, comme il arrive que les fonctions génériques en exemplifient.

Puis l'événement lui-même est introduit par son mathème spécial. Il n'est pas, contrairement au site, défini comme élément singulier de la situation, mais plutôt comme un point aléatoire séparé, contenant les éléments de son site et se contenant lui-même, mais n'appartenant à la situation que de façon indécidable. Badiou donne ici une version ensembliste d'une sorte de mot ésotérique qui, disant son propre sens, supporte, dans une structure, les paradoxes de la donation du sens. Nous y reconnaissons le type de multiplicité du concept philosophique, à la fois événement et sens. Il faut cependant aussitôt soupçonner au sein du concept une marque de transcendance, puisque l'appartenance de l'événement à la situation, dans le vide qui borde son site, est indécidable. C'est pourtant une procédure immanente à la situation, comme une puissance hasardeuse de «faire» l'événement, qui peut le qualifier et décider s'il appartient ou non à la situation.

Le système de Badiou semble donc marqué par un trait de transcendance au point de l'événement, événement qui recoupe par

ailleurs la plupart des déterminations de ce que nous appelons un concept philosophique. C'est peut-être en ce même point de transcendance que se tient la propre définition que donne Badiou de la philosophie comme pensée d'un concept de LA vérité sous condition des vérités exemplifiées par les fonctions génériques : la vérité, comme idée générale subsumant les vérités, semble en effet se tenir au-dessus des fonctions. Elaborée dans son concept sous condition des fonctions, elle les conditionne en retour et leur impose que l'art soit fondamentalement «poème», et la science, ensembliste, et que l'amour soit l'inconscient de Lacan, et que la politique échappe à l'opinion-doxa.



En partant d'une base neutralisée, l'ensemble, qui marque une multiplicité quelconque (indifféremment de type concept ou fonction), Badiou dresse la ligne, unique bien qu'elle soit très complexe, d'une dialectique qui va échelonner fonctions et concept, celui-ci au-dessus de celles-là. Comme événement, le concept philosophique se tient, comme dans une transcendance vide, indécidable et inconditionné, au-dessus de la situation, et, comme

théorie de LA vérité, la philosophie elle-même se tient, sur le mode de la généralité, au-dessus des fonctions (science, poésie, politique et amour) qui la conditionnent.
N'est-ce pas, au nom du «multiple pur», le retour à une vieille conception de la philosophie supérieure ? Il nous semble que la théorie des multiplicités ne supporte pas l'hypothèse d'une multiplicité quelconque, déterminable indifféremment comme concept ou fonction. Même les mathématiques en ont assez de l'ensemblisme. Les multiplicités, il en faut au moins deux, deux types, dès le départ : le type concept ou événement, dont Badiou rencontre la virtualité propre (auto-appartenance) pour aussitôt la limiter et séparer en un point, et le type fonctions, correspondant à l'actualité des champs structurés de l'expérience, et non à de simples conditions ou exemples d'une idée générale de LA vérité des vérités. Non pas que le dualisme vaille mieux que l'unité ; mais la multiplicité, c'est précisément ce qui se passe entre les deux, la manière dont le concept ou idée fait l'événement que les fonctions recueillent sous forme d'états de choses, et la manière dont les états de choses renvoient aux virtualités qu'ils actualisent. La théorie des multiplicités est sous condition d'une théorie de la participation (dans l'immanence), sous peine que reparaisse, point indécidable ou compossibilité séparée, une Idée transcendante.

Guillaume Destivère